

Jacques Toubon
Ministre de la Culture
et de la Francophonie

Michel Roussin
Ministre de la Coopération

vous prient de leur faire l'honneur d'assister à l'inauguration de l'exposition

Clément-Marie Biazin

peintre conteur africain

au Musée National des Arts d'Afrique et d'Océanie

293, avenue Daumesnil, 75012 Paris
Tél. (1) 44 74 84 80

Exposition du 29 juin au 19 septembre 1994 tous les jours, sauf mardi,
en semaine de 10h à 17h30, samedi et dimanche de 10h à 18h.

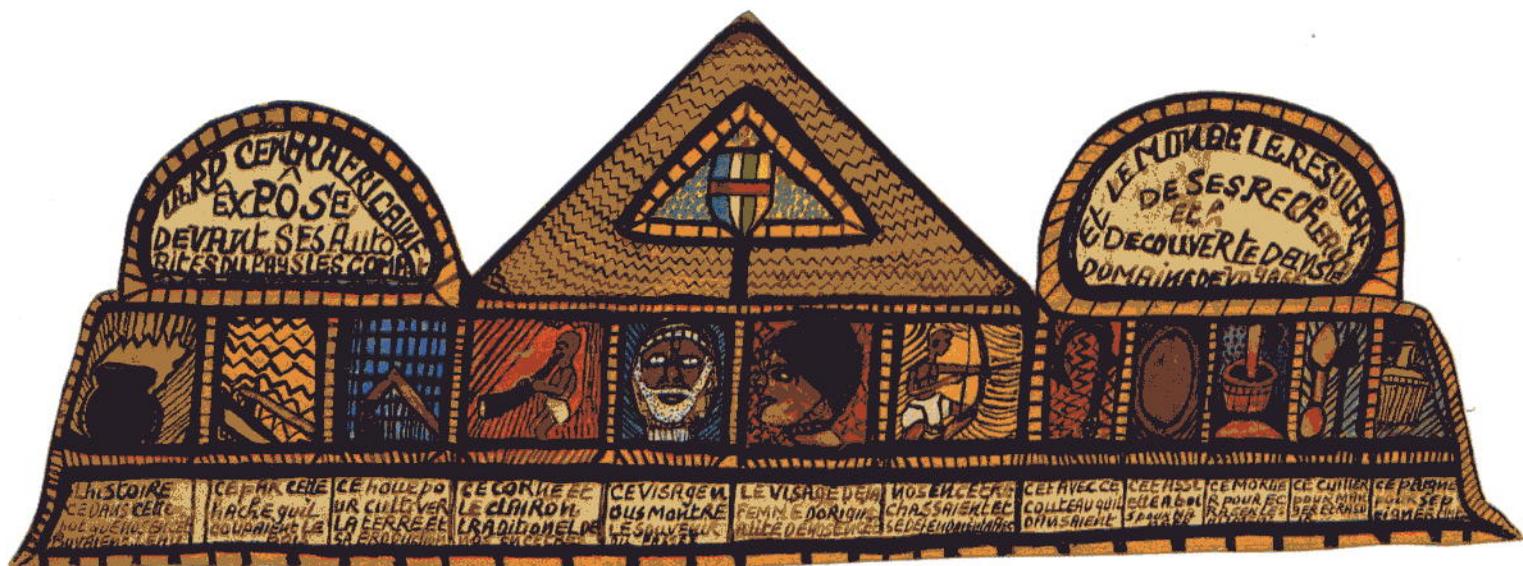
LE 28

JUIN 1994

À 18^h30

CLÉMENT-MARIE

BIAZIN



J E A N
LAUDE

ESQUISSES
POUR UNE ENCYCLOPÉDIE BIAZINE



tiers mondes / arts majeurs

P R E F A C E
DE M. MICHEL ROUSSIN
Ministre de la Coopération

Il m'est particulièrement agréable de présenter le peintre centrafricain Clément-Marie Biazin dans le cadre des actions menées par mon ministère en faveur de la promotion des cultures africaines.

A la fois conteur et peintre, à l'écart de toute influence, Biazin exprime avec éclat toutes les scènes de la vie africaine. Tradition et modernité se réconcilient.

L'exposition du Musée des arts d'Afrique et d'Océanie est la première rétrospective française des œuvres de ce peintre aujourd'hui décédé. C'est l'occasion pour le musée de la Porte Dorée de s'ouvrir aux expressions contemporaines de l'art africain comme l'ont fait, avant lui, les musées d'Amsterdam et de Düsseldorf.

La République centrafricaine peut s'enorgueillir de son « peintre national » comme aimait à se présenter lui-même Clément-Marie Biazin.

Sa première exposition a eu lieu au centre culturel de Bangui en 1967, à l'initiative de Robert Sève.

C'est en effet à cette date que ce jeune coopérant passionné, découvre, encourage puis fait connaître Biazin.

Je lui adresse tous mes remerciements ainsi qu'à son association Tiers-monde - Arts majeurs, de s'être dévoué entièrement à la promotion de Clément-Marie Biazin et d'avoir permis sa reconnaissance posthume.

Michel ROUSSIN

ENTRETIEN ENTRE CLÉMENT-MARIE BIAZIN et ROBERT SÈVE

(extraits)

Robert SÈVE - Clément Marie Biazin, peux-tu nous parler de cette vie qui a été tienne ?¹

Clément-Marie BIAZIN - Oui. Je vais commencer donc par ma biographie. Je suis né le 1^{er} janvier 1924, d'une famille pauvre, d'un père maçon, mère cultivatrice. Je suis entré à l'école de la Mission Notre Dame en 1930, puis je suis allé à l'école urbaine, l'école officielle, où j'ai acquis quelques notions élémentaires. Mais l'occasion ne m'a pas permis de terminer les cours, comme tous les amis. Car l'on ne s'instruit pas seulement sur le banc des classes. Voilà. Après avoir été chassé des classes...

R.S. - Donc tu n'as pas pu poursuivre tes études, comme tes camarades. Tu t'es arrêté en quelle classe ?

C.-M. B. - Je me suis arrêté au cours moyen deuxième année... Je n'ai pas atteint les stades supérieurs, comme les autres le prétendent mentir, car la vérité c'est le mieux...

R.S. - A quel âge t'es-tu mis à voyager ?

C.-M. B. - Je me suis mis à voyager à l'âge de 22 ans. C'était en 1946. J'ignore la date exacte... C'est en 1946 que je traversais d'abord le Congo, l'Ouganda, à pied toujours, l'Urundi, le Ruanda, [voyage dont] le retour [se situe] en 1955 à Bangui.

R.S. - Tu es resté combien de temps à Bangui avant de repartir ?

C.-M. B. - Je suis resté 6 mois. Mais en mars 1956, je suis reparti : Cameroun, Guinée espagnole, Gabon, Congo-Brazzaville, puis Congo-Zaïre, d'où je suis revenu le 11 mars 1966 dans notre pays. Et au lieu de laisser écouler le peu de connaissances que j'ai acquises dans le cours de mes voyages, je les ai exposées par des tableaux et des écritures de l'histoire.

R.S. - Donc, tu as voyagé pour t'instruire pendant 20 ans, à peu près. Et pourquoi as-tu voulu voyager ?

C.-M. B. - J'ai voyagé, ce n'est pas pour rien. Parce que ce que nous lisons dans des livres où on raconte des histoires de voyageurs qui ont réalisé de longs périples dans le tour du globe pour rechercher ce qui est vrai, [c'est] pour pouvoir informer... c'est que l'Afrique n'est pas encore totalement développée de ce point de vue. Si les Africains ont été totalement développés, il devrait y avoir des livres traduisant l'histoire du passé, c'est-à-dire [pour] retenir le souvenir de la civilisation traditionnelle. Tous les pays en ont, et c'est ce qui nous manque en Afrique... Une fois acquis l'indépendance, les Africains oublient tout ce

1. Cette transcription a été réalisée à partir d'une série d'entretiens enregistrés à Bangui en 1967.

ENTRETIEN ENTRE CLÉMENT-MARIE BIAZIN et JEAN LAUDE

(extraits)

Jean LAUDE - Clément Marie Biazin, tu es de l'ethnie yakoma. Alors, pourrais-tu nous parler un petit peu de cette ethnie puisque tu la connais bien, que tu y as vécu, que tu y es né. Pourrais-tu nous expliquer quels sont ses travaux, quels sont ses cultes, quelles sont ses relations dans les familles ?¹

Clément-Marie Biazin - Je suis descendu d'une famille bambandi yakoma, de l'ex-Congo belge, autrefois colonisé par les Belges. Mes ancêtres, c'est-à-dire le grand-père, mon grand-père s'appelle Youngui. Celui-ci était d'abord chef coutumier, avant l'arrivée des Européens. Il s'est marié avec une femme nommée Youmbi pour avoir mon père Biazin Marcel. Mon grand-père était guerrier... Il faisait la guerre avec les autres villageois, avec les autres nations. Eh bien, quand les Belges sont arrivés, ils l'ont forcé à faire les travaux du caoutchouc. Mon grand-père n'a pas voulu. Il s'est opposé à cet ordre fallacieux des colonialistes.

... (explications sur la culture forcée du caoutchouc).

J. L. - Tu nous dis que ton grand-père était un chef coutumier, qu'il faisait la guerre. Il faisait donc partie de ce qu'on appelle l'aristocratie militaire. Mais par la suite, il n'a pas voulu travailler le caoutchouc. Pourquoi ?

C.-M. B. - Il n'a pas voulu le travailler parce que les colonialistes belges faisaient du mal. Ils tuaient les gens qui faisaient la récolte du caoutchouc. Celui qui n'a pas amené beaucoup de caoutchouc, il risque d'être fusillé, ou emprisonné barbarement, sans cause. Voilà le règlement que mon grand-père Youngui a refusé de servir. C'est ce que m'a raconté mon père.

J. L. - Ce que tu me dis là est très important, parce qu'on ne le sait plus maintenant. Ton grand-père, il était chef coutumier d'un village ou de plusieurs villages ?

C.-M. B. - D'un seul village. Parce que dans le temps, chaque chef de tribu a un village à lui. Dans les autres villages, il y a d'autres chefs. Ceux-là, on les appelle chefs coutumiers.

J. L. - Mais tous ces chefs coutumiers, ils étaient libres dans leur village ? ou bien y avait-il un grand chef au-dessus de ces chefs coutumiers ?

C.-M. B. - Il y avait un grand chef au-dessus de tous ces chefs coutumiers. C'est lui qui était leur administrateur. C'est lui qui les gouvernait. Il y avait le *baïssé*, c'est-à-dire le grand chef de ces clans. Il était comme leur supérieur à tous.

1. Entretiens réalisés à l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière (Paris) en juillet-août 1977, transcrits par Robert Sève.